

## Une luciole dans le néant

Grandview Avenue. Pittsburgh.  
Pennsylvanie. 2063.

Accoudé à la rambarde en métal, Christopher contemple les gratte-ciels, cette dizaine de bâtiments de verre et d'acier, témoins d'un temps où l'homme pensait pouvoir toucher les nuages.

De son observatoire perché au-dessus du vide, le jeune homme a une vue imprenable sur les rivières Allegheny et Monongahela, qui encerclent le centre-ville et se déversent dans l'Ohio, à partir du Point State Park. Leurs lits sont presque vides. Elles ne sont plus à cette saison que des coulées de boue, et l'odeur de vase qui s'en dégage forme un voile nauséabond qui entoure la ville, lèche les ponts et suit la paroi rocheuse qui monte vers les hauteurs et les quartiers populaires.

Chris peut presque voir les relents de misère ramper vers lui. Il n'y a aucune échappatoire.

Aucune cachette. Cette vermine immatérielle le poursuit où qu'il aille, grouillant jusqu'à s'emparer de sa peau, de ses cheveux, de ses entrailles. Il n'est que détresse et pauvreté, ce à quoi il répond avec ses poings, sa force et le peu de courage qu'il lui reste malgré ses dix-neuf ans.

La ville devant lui est de plus en plus sombre ; les bâtiments, de plus en plus lugubres. Pittsburgh plongera bientôt dans le noir, comme chaque soir.

À l'exception de la haute tour de LifeCorp, au centre-ville.

La nuit, un esprit imaginaire pourrait y voir une baguette scintillante capable de transformer l'indigence en opulence. Christopher, lui, la considère plutôt comme une luciole esseulée dans le néant. La dernière étincelle d'espoir pour ceux qui parviennent encore à croire qu'ils peuvent être sauvés.

— Merde, Chris, t'as encore le choix...

De la voix du jeune Bart suinte une angoisse qui oblige Christopher à se retourner. L'adolescent s'agite sur la plateforme et jette des regards anxieux aux environs.

— Comment tu peux rester aussi calme ? poursuit-il. C'est de Master Phil qu'il s'agit !

Christopher sourit légèrement. Une lueur malicieuse éclaire ses yeux bleus.

— Tu ne me fais pas confiance ? demande-t-il en feignant une pointe d'amusement.

— Oui... Enfin... Master Phil, c'est une machine. Pis t'es trop détendu, là, ça m'angoisse.

Chris n'est pas calme. Loin de là. Attendre un combat le rend nerveux, lui aussi. Sa nonchalance n'est qu'une façade, un moyen de cacher ses remous intérieurs. Il n'a pas le choix. Il a appris à se battre très jeune et il se débrouille plutôt bien. Casser des gueules ne l'enchanté pas, mais traîner sans but dans les rues le rebute davantage. Il a besoin de se sentir utile. Oui, il passe quelques heures par semaine avec les malades du petit hôpital de quartier où travaille sa tante, mais ce n'est même pas un boulot. La plupart du temps, il se retrouve dans les pattes du personnel médical et préfère s'en aller. Au moins, il y a appris quelques rudiments qui lui permettent de se recoudre lui-même quand l'un de ses adversaires frappe trop fort. Et puis, maintenant, plus personne ne se méfie de sa présence dans ces locaux, ce qui arrange un peu ses affaires.

— Il arrive ! s'exclame Bart en passant une main dans ses longs cheveux noirs.

Chris redresse les épaules et se compose un masque détaché.

— Ça va aller, lance-t-il à l'adolescent.

— T'as vu ses muscles ?

— Mais je suis bien plus rapide que lui et tu le sais, rétorque Christopher en lui décochant un clin d'œil.

Bart le regarde avec de grands yeux impressionnés. Pour lui, Chris est une idole, un dieu incarné.

Il le suit partout depuis des mois. Si seulement il réalisait à quel point celui qu'il adule est humain, fragile et criblé de doutes. À quel point il a peur. Un jour, Chris ne se relèvera pas, ça arrivera forcément, et il faudra que quelqu'un prévienne sa tante. Bart fera un bon message.

Le jeune homme ferme les yeux un instant et se concentre sur le combat à venir, sur son objectif : le sac en toile que son adversaire tient dans sa main droite. S'il gagne ce combat, il le remportera avec ce qu'il contient. S'il perd, Master Phil repartira avec le sac que Chris a apporté.

Il soulève les paupières.

Rester concentré. Ne pas détourner les yeux de celui qui entre sur la plateforme avec ses trois acolytes. Ne pas montrer sa peur. Ne pas flancher. Et gagner. À tout prix.

— T'as la mise ?

Christopher hoche brièvement la tête tout en s'assurant que les bandages autour de ses mains sont bien fixés, puis il fait glisser la bretelle de son sac à dos sur son épaule et ouvre la fermeture éclair pour en dévoiler le contenu : une fiole de morphine, des seringues neuves. Un trésor qui fait sourire l'homme devant lui. Les scarifications sur son crâne chauve et noir sont de toute évidence destinées à effrayer ses adversaires, tout comme les *piercings* en forme de pointe sous ses yeux.

Malgré l'angoisse qui remue ses entrailles, Chris garde une attitude flegmatique, donnant

ainsi l'impression d'être imperturbable devant cette masse qui le dépasse d'une tête. Il a vu suffisamment de fois Master Phil se battre pour savoir que la peur qu'il engendre est son arme la plus précieuse. Au-delà de ça – et si on fait exception de son impressionnante musculature –, il s'agit d'un combattant plutôt médiocre et terriblement présomptueux.

Plusieurs personnes se sont approchées de la plateforme. Assister à un combat de rue est plus divertissant que la télévision et les programmes préenregistrés qui repassent en boucle.

Par instinct, Christopher lève les yeux vers le ciel, pour vérifier qu'aucun drone des autorités policières ne se trouve dans les parages. Les bagarres de rue sont interdites. Si un œil électronique captait la scène, Chris serait envoyé dans l'une des prisons ultramodernes de la Nouvelle Cité mondiale.

L'avantage de se battre dans ce quartier de la ville est que les gens sont trop pauvres pour s'offrir un téléphone. Personne ne filmera l'altercation. S'il lui arrivait quelque chose de grave, Madie, sa jeune cousine, ne pourrait pas tomber sur une vidéo le montrant en mauvaise posture...

— Évite ses poings, c'est comme des blocs de métal, chuchote Bart en penchant la tête vers l'oreille de Christopher.

— Je sais.

Chris se tourne vers son compagnon et lui lance un bref sourire. Il pense avoir déjà détecté

une faille. La démarche de son adversaire n'est pas naturelle. Chris a remarqué une légère boiterie de sa jambe gauche, sans doute due à une blessure récente.

Bart va vérifier le contenu du sac de l'autre équipe avant d'affirmer que tout est en ordre.

Une vingtaine de spectateurs observent maintenant la scène de l'autre côté de la rambarde qui encercle la plateforme.

En face de lui, Master Phil se défait de son épaisse veste en cuir, qu'il lance à l'un de ses acolytes, dévoilant ses bras nus, musclés et recouverts de cicatrices.

Chris ôte son écharpe et son chandail en laine avant de les tendre à Bart, qui les récupère lentement, la mine inquiète.

S'il ne fait pas aussi peur que celui de son adversaire, le corps de Chris, bien qu'un peu maigre, n'en demeure pas moins nerveux et solide.

L'adolescent suit les complices de Master Phil vers la passerelle qui sépare la plateforme du trottoir, le sac à dos de Chris dans la main, laissant les deux combattants seuls.

*Fight!*

Comme à son habitude, Master Phil sourit sauvagement en cambrant le dos pour faire gonfler son torse, dont on devine aisément les pectoraux massifs. Quelques taches jaunes recouvrent sa fine camisole blanche, notamment sous forme d'auréoles au niveau des aisselles. Ça le rend soudainement moins impressionnant.

Christopher étire légèrement l'un des coins de ses lèvres. La pression sur ses épaules se relâche. Il a toujours eu ce don de sentir les choses. Il ignore d'où lui viennent ces brusques intuitions, mais il sait qu'il peut se fier à son instinct, certainement son plus fidèle allié. Et là, il sent qu'il va gagner.

La tête à peine baissée, le jeune homme scrute son adversaire plus âgé par en dessous, les poings serrés, mais le reste du corps détendu.

— Pourquoi tu souris, p'tit merdeux ? lui lance Master Phil en le toisant d'un air mauvais.

Chris ne répond pas, ce qui semble attiser sa colère. L'homme dans la trentaine remue la tête et les épaules pour les réchauffer, puis il fait un pas vers la droite et se met à marcher le long de la rambarde tout en fixant Chris de ses yeux sombres.

Tandis qu'il décrit un cercle autour de son jeune adversaire, ce dernier a le temps d'observer sa démarche et de confirmer son hypothèse. Master Phil est blessé, et Chris est presque sûr d'avoir localisé la source de la douleur. Vivre avec une infirmière a ses avantages, notamment celui de connaître les rudiments de l'anatomie humaine.

La règle dans ce genre de combat est simple : l'autre doit mordre le bitume et ne pas se relever. Tous les coups sont permis.

L'humidité dans l'air refroidit rapidement les membres de Chris. S'il attend trop longtemps avant de passer à l'action, ses gestes deviendront malhabiles.

Pivotant lentement pour faire face à son adversaire maintenant derrière lui, il renifle et avance de deux pas, les poings brandis devant son visage. L'autre sourit d'anticipation et lève légèrement sa jambe blessée pour frapper doucement le jeune homme au tibia. Un coup classique, pour se mettre dans le bain.

Les deux combattants se tournent autour sans se quitter des yeux, chacun attendant la faille qui l'incitera à attaquer.

Visualisant un espace sous le coude de Master Phil, Chris lance un coup de pied retourné et enfonce



son talon dans les côtes de son adversaire, qui recule un peu sous le choc. Visiblement nerveux, celui-ci riposte en envoyant son poing droit vers le nez du jeune homme. Celui-ci s'écarte d'un pas et saisit le bras tendu de son assaillant pour le faire tomber, mais le trentenaire réagit trop rapidement. Il parvient à frapper la joue de Chris du plat de la main, le repoussant violemment et l'obligeant à le lâcher.

Derrière la rambarde, leur public commence à s'impatienter. Plusieurs crient «*Fight!*» pour leur fouetter le sang. Master Phil cogne ses poings l'un contre l'autre en hochant la tête, accompagnant ses gestes de grognements sauvages, puis décide de passer aux choses sérieuses. Chris esquive un puissant crochet du droit en se baissant, profitant de sa plus petite taille pour se faufiler sous le bras de son adversaire et le frapper de nouveau entre les côtes, avec beaucoup plus de force que la première fois.

L'homme plie le buste en poussant un cri enragé. Les yeux exorbités, il tente un direct court, que Chris, véloce, esquive également en sautant vers l'arrière. Légèrement destabilisé, l'autre doit faire un pas vers lui pour se rééquilibrer.

Voyant la brèche qu'il cherchait, le jeune homme dirige un coup de pied droit vers la cuisse de son adversaire. Quand son talon rencontre la blessure dissimulée sous le pantalon, un nouveau cri s'échappe de la gorge de Master Phil, qui se retrouve aussitôt un genou à terre, une main posée à l'endroit où le muscle est endolori. Il lève le coude pour parer le coup qui suit, mais Chris a un net

avantage et abat son poing gauche sur la tempe du colosse, dont la tête tressaute.

Le trentenaire cille avant de tomber sur le bitume. Le combat est terminé. Certains spectateurs applaudissent la performance de Chris, d'autres ont l'air déçus que le spectacle soit déjà fini.

Christopher rejoint la passerelle et récupère le chandail et le sac à dos que Bart, la bouche grande ouverte d'admiration, lui tend. Quelqu'un lui tape doucement dans le dos, un autre touche son bras avant qu'il n'ait enfilé son chandail. Tous ces gens participeront à établir sa réputation. Bientôt, le jeune homme n'aura plus à se démener pour obtenir des combats, surtout quand les acolytes de Master Phil auront répandu la nouvelle que Chris mise du matériel médical. Peu de combattants peuvent se prévaloir de ce privilège. Et pour cause : il est devenu extrêmement rare ! D'ailleurs, Chris n'est pas fier d'en avoir volé pour ses combats, mais, s'il continue de gagner comme il le fait, il n'aura pas à en puiser souvent dans les réserves de l'hôpital.

— On se tire, lance-t-il à Bart après avoir arraché le sac en toile des mains de l'un de ses rivaux.

Un coup d'œil en arrière lui apprend que son adversaire est toujours couché.

Les muscles gorgés d'adrénaline, Chris n'arrive pas à faire cesser le tremblement de ses mains. À côté de lui, Bart marche d'un pas rapide pour ne pas se laisser distancer.

— C'était malade ! Vraiment, j'ai jamais rien vu de tel ! Un coup, bam ! Dément ! Tu vas devenir une star dans le milieu, tu vas...

Il se tait quand Chris s'arrête subitement pour plonger une main dans le sac en toile.

— Tiens, prends ça, dit le jeune homme en lui tendant une poche de viande.

Le garçon écarquille les yeux.

— C'est... C'est pour moi ?

— Fais pas celui qu'est surpris, le rabroue Chris en lui ébouriffant le sommet du crâne d'un geste taquin. Tu repars toujours avec une partie de mon butin.

— Oui, mais... t'es pas obligé, je t'accompagne pas pour ça.

— Ah bon ? Et pourquoi, alors ?

— Tu me donnes de l'espoir, c'est tout.

Christopher ne s'attendait pas à un tel aveu. Il dévisage Bart d'un air étonné.

— Je mets des gars K.-O. pour un peu de nourriture, finit-il par lâcher. Je vois pas en quoi ça te donne de l'espoir.

— Ouais, non, dit comme ça... En fait, c'est pas ce que tu fais, mais ce que t'es. Chris, des gars qui se démènent comme toi pour aider les autres, ça court plus les rues.

— Je veux aider personne, réplique le jeune homme.

— Ben oui ! insiste Bart en agitant le petit paquet que Chris vient de lui remettre. Tu prends soin d'Olivia et de Madie, et je trouve ça admirable. T'es un gars bien, vraiment. C'est inspirant.

Christopher reste immobile quelques secondes, les bras ballants. Il ne s'est jamais considéré comme une bonne personne. Un gars un peu cinglé et un brin courageux, peut-être, mais... inspirant ? Il est rare qu'il entende des compliments. Même sa tante, qui l'aime sincèrement, il le sait, en est assez avare. Les propos de Bart sonnent donc bizarrement à son oreille, au même titre que ces enregistrements de la Nouvelle Cité mondiale destinés à leur faire croire que la foi en l'avenir est toujours permise, bien que la réalité leur démontre constamment le contraire.

— C'est quand, ton prochain combat ? lui demande Bart.

— Je suis pas encore certain, répond Christopher, heureux de changer de sujet. Je te préviendrai, ajoute-t-il en souriant. Allez, rentre chez ta mère, maintenant.

— Un jour, je serai comme toi, déclare l'adolescent avec conviction.

— C'est-à-dire fort et beau comme un dieu ?

— Ha ! Ha ! Ha ! Non, je veux apprendre à me battre comme toi.

Christopher lève les yeux au ciel.

— Tu sais très bien ce que j'en pense.

— Je me battrais quoi qu'il arrive ! martèle Bart.  
Autant que tu sois mon mentor !

— On verra, conclut le jeune homme, soucieux de mettre un terme à cette conversation. En attendant, continue d'observer. T'es trop jeune, de toute façon.

Bart lui lance un sourire victorieux. Après tout, Chris ne lui a pas dit non.

Ce dernier lui tape sur l'épaule et se détourne en lui souhaitant une bonne soirée. Il peut presque sentir le poids du regard de l'adolescent dans son dos. Un regard émerveillé, plein d'attentes, qui lui alourdit le cœur.

Les gars comme lui ne font pas long feu, c'est bien connu. Depuis plus d'un an qu'il côtoie Bart, il s'est attaché à lui, d'une certaine façon. Il aimerait pouvoir le guider vers une voie plus noble, un avenir plus radieux. Mais cette option n'est plus offerte qu'à une frange très privilégiée de la population. Une élite inaccessible. Ce destin, Chris et Bart ne le verront jamais.

## Quelques mètres carrés d'intimité

La maison de monsieur MacDouglas est l'une des plus belles du quartier.

La peinture est défraîchie, les fenêtres laissent entrer l'air et les tuiles du toit sont courbées, mais, avec un peu d'imagination, on peut facilement se la représenter avec quelques décennies de moins.

Située sur la Virginia Avenue, dans le quartier Mount Washington, elle est à deux pas de l'Olympia Park et de son petit stade de baseball. C'est là que Chris emmène Madie quand elle ne va pas à l'école. Il a déniché un vieux gant troué dans l'un des nombreux dépotoirs à ciel ouvert de Pittsburgh et a confectionné une balle avec ce qu'il a pu trouver. Bien sûr, elle est beaucoup moins belle que celles vendues dans les magasins, mais ça leur suffit. De toute façon, Chris n'a pas les moyens d'en acheter une neuve, et sa cousine s'en satisfait largement.

Ils peuvent passer des heures à se renvoyer la balle sans se lasser !

Chris monte les marches qui donnent sur le perron du *cottage* où il vit avec Olivia et Madie. Monsieur MacDouglas se balance sur sa vieille chaise à bascule. Une cigarette roulée à la main plantée entre ses lèvres, il sourit en voyant le jeune homme arriver en haut de l'escalier.

— Hé! Salut, le jeune! Alors, ta journée?

De tous les propriétaires du quartier, ce vieil homme est certainement le plus bienveillant. Quand les prix des loyers, des taxes et des charges ont commencé à flamber dans tout le pays, plusieurs se sont mis à partager leur maison pour partager les frais. Ça permettait aussi de contrer la pénurie de logements, de plus en plus féroce depuis une dizaine d'années.

C'est Olivia, la tante de Chris, qui a franchi en premier le seuil de cette maison, avec son fiancé. Ç'a été leur havre de paix. Elle avait vingt-cinq ans à l'époque, et elle croyait encore que le monde n'était pas perdu.

— Ç'a été, monsieur MacDouglas, répond Christopher.

Il fouille dans son sac et en sort une saucisse emballée dans une feuille de papier journal, qu'il pose sur la petite table en bois à côté du vieillard.

— Tenez, c'est pour vous, dit-il.

Au lieu de se réjouir, le propriétaire lève les yeux vers Christopher et l'observe d'un air soupçonneux.

— Où t'as déniché ça ?

— J'ai été chanceux.

— Tu peux l'dire ! Je sais que ta tante a pas les moyens de vous en offrir, à toi et à ta cousine.

— Je l'ai, c'est tout, conclut le jeune homme avec malaise. Elle est pour vous, ajoute-t-il avant de pousser la porte de la maison.

— Faut que tu fasses attention à toi, mon gars...

Une fois à l'intérieur, Chris ferme la porte derrière lui pour ne pas avoir à affronter une seconde de plus le regard du vieil homme. Comment a-t-il pu mal tourner à ce point alors qu'il est entouré de gens attentionnés ? Comment en est-il arrivé là ? À risquer sa vie pour quelques morceaux de viande et un litre de lait.

Le petit salon sur sa droite est désert. Chris monte à l'étage, où se trouvent les trois chambres et la salle de bain. Chaque chambre est destinée à accueillir une famille, et celle de Chris paie un loyer à monsieur MacDouglas pour ces quelques mètres carrés d'intimité.

Avant d'entrer, il va voir son reflet dans le miroir de la salle de bain et jure en avisant le bleu qui fait légèrement gonfler sa pommette, là où Master Phil l'a frappé un peu plus tôt. Son sac en toile toujours dans la main, mais maintenant plus léger, il prend



son courage à deux mains et retourne sur ses pas avant d'ouvrir la porte. Parfois, il se dit qu'affronter sa tante est sans doute plus difficile que de combattre dans la rue.

Olivia et Madie sont allongées sur le lit deux places installé contre l'un des murs, un grand livre à la couverture abîmée entre les mains. Elles tournent la tête vers lui. Chris détourne la sienne tandis qu'il marche jusqu'au matelas posé à même le sol, sous la fenêtre. Il y pose son sac à dos et celui renfermant les précieuses denrées alimentaires avant d'enlever son écharpe et son lourd chandail.

— On commençait à s'inquiéter.

Le ton sur lequel elle a prononcé ces quelques mots ne trompe pas le jeune homme ; Olivia est de mauvaise humeur, sans doute contrariée parce qu'il rentre tard et ne l'a pas prévenue.

Chris ne se souvient pas de ses parents. Ils sont morts alors qu'il n'était qu'un enfant. Une chose est sûre, Olivia, la petite sœur de son père, a toujours tout fait pour honorer leur mémoire et assurer une vie confortable à son neveu. Pour cela, elle a souvent dû se montrer ferme avec lui, car l'orphelin, de nature espiègle, ne lui a pas rendu la tâche facile.

— Je vais bien, t'as pas à t'inquiéter, répond-il d'un ton égal.

— Et tu étais où ?

— Je cherchais de la nourriture.

— Où ça ? Dans un club de boxe ?

La méchanceté de cette réplique pique Chris en plein cœur, mais il le cache.

Si Olivia lui en veut, c'est parce qu'elle a souffert d'avoir épousé un bagarreur. Elle voit en Chris le reflet de l'homme qu'elle a aimé et qu'elle a perdu dans la rue. Mais que peut-il y faire ? Le taux de chômage de la ville a dépassé les cinquante-neuf pour cent cette année. Le travail est rare, et Chris ne compte pas rester les bras croisés à regarder sa tante subvenir seule à leurs besoins.

— Je vais préparer le souper, dit-il.

Il repasse devant elles et quitte la chambre. Il n'a pas descendu deux marches qu'il entend la porte s'ouvrir dans son dos. Il soupire, prêt pour un nouveau combat.